

# NOTES DE LECTURE

---

Maxime Rodinson. *La Fascination de l'Islam*. Paris, La Découverte, 1989 (nouvelle édition).

Cette nouvelle édition, refondue et complétée, d'un ouvrage de Maxime Rodinson publié pour la première fois en 1980, paraît à un moment où les journalistes font de l'Islam un de leurs thèmes favoris, provoquant des débats dans lesquels les partis politiques errent lamentablement et s'entredéchirent. A eux tous, sur lesquels s'exerce cette « fascination de l'Islam » qu'analyse superbement Maxime Rodinson, on ne saurait que conseiller la lecture d'un livre où l'humour le dispute à la profondeur de l'analyse et à la richesse de l'information.

Ce qui nous est proposé là n'est cependant pas une réflexion sur l'actualité — même si celle-ci y trouve un éclairage et une mise en perspective remarquable —, mais un travail qui relève de ce qu'il est convenu d'appeler la sociologie de la connaissance. Son propos est « *d'étudier la façon dont se forment, se déterminent, se développent les attitudes, les conceptions d'un vaste groupe de peuples de culture analogue (ici l'Occident européen) envers un autre groupe de même type (l'Islam)* » (p. 8). L'ethnocentrisme ou le racisme que l'on invoque habituellement sont des catégories beaucoup trop vagues. Quant aux théories en vogue sur le fameux « Autre en soi », elles relèvent de considérations métaphysiques qui ne rendent pas compte de l'infinie richesse du réel. Pour comprendre la pluralité des images de l'Islam qui ont opéré dans l'Histoire et dans la pensée de l'Occident, pour étudier la manière dont ces différentes images se composent et se succèdent du

Moyen-Âge à la période contemporaine, il faut faire intervenir en même temps ces deux grands facteurs que sont « *la situation respective (et changeante) des deux mondes en présence* » et « *les tendances internes du spectateur-acteur qui porte les jugements* » (p. 8).

Les images de l'islam qui ont été forgées au cours des siècles sont complexes, voire contradictoires : ainsi le Moyen-Âge chrétien voit à la fois dans le monde musulman (celui des Sarrasins) une structure politico-idéologique ennemie, une zone économique étrangère, mais aussi une civilisation différente qui abrite des trésors de culture. L'admiration pour l'œuvre d'Avicenne est immense. Les Sarrasins apparaissent comme une nation philosophique. « *Parfois, comme déjà chez Abélard (mort en 1142), "philosophe" semble signifier pratiquement "musulman"* ». Le livre de Maxime Rodinson permet de penser la succession historique, en y dégagant des structures permanentes ou récurrentes (p. 135). Il se compose de trois études qui se complètent et se répondent. La première, qui porte sur « *les étapes du regard occidental sur le monde musulman* » obéit à un souci de périodisation. Le musulman, qui, à l'époque des razzias, de la piraterie et des incursions sarrasines, est perçu comme un fléau, deviendra un ennemi respecté, puis le partenaire ottoman. On voit ainsi que l'islam de l'imaginaire ne renvoie pas aux mêmes aires géographiques selon les époques. La révolution iranienne de 1979 (avec toutes ses suites) a suscité un nouveau déplacement de cette imagerie brandie comme un épouvantail (p. 21), dont les musulmans subissent actuellement le poids désastreux. Le pseudo-concept d'Orient qui débouche sur l'orientalisme semble pouvoir recouvrir cette diversité. Mais outre qu'il a comme corrélat l'« occidentalisme » de lettrés qui ne perçoivent pas à quel point leur démarche est liée à l'impérialisme (et ici Rodinson rend un hommage appuyé, mais non inconditionnel au beau travail d'Edward Saïd), il ne renvoie à aucun objet réel. Il n'y a pas d'Orient. Il n'y a pas d'orientalisme. Telle est la conclusion de la deuxième partie du livre, qui développe, cette fois, un point de vue synchronique sur « *les études arabes et islamiques en Europe* ». L'orientalisme est un ghetto conformiste dans lequel certains se complaisent, au lieu de se rattacher à l'une des grandes disciplines des sciences sociales. Mais surtout, « *il n'y a pas d'Orient. Il y a des peuples, pays, régions, sociétés, cultures en grand nombre sur la terre. Certains ont des caractères communs (durables ou passagers)* ». Autrement dit, il n'y a pas d'essence d'un peuple ou d'une culture. On voit apparaître dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle ce concept d'un *homo islamicus* « *être à part, muré dans sa spécificité qu'on veut bien d'ailleurs condescendre à exalter* » (p. 83). Cet essentialisme que combat Maxime Rodinson dans ce livre comme dans l'ensemble de son œuvre et qu'il débusque dans les travaux des savants mais aussi dans la littérature ou la politique, est loin encore d'être ébranlé. Il est source d'erreurs de jugement et de pratiques condamnables.

Le travail sur « *le Seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin* » par lequel se conclut le livre, explicite parfaitement les thèses précédemment développées. Au

point de départ, quelques vers d'Alexandre Dumas père, tirés d'un obscur drame romantique : la tirade d'un dénommé Yaqoub, esclave sarrasin du Comte de Savoisy, à la lointaine époque du roi Charles VII. C'est l'occasion pour l'auteur, dont on peut imaginer, comme il nous le laisse entendre, qu'il a, enfant, rêvé sur ces alexandrins, de tirer tous les fils de ces « *fascinations en chaîne* » où cet « *ennemi de service* » (dont la figure est en même temps associée au luxe et au raffinement), qu'est le musulman au Moyen-Âge, devient à l'époque romantique, et au même titre que la femme, la victime maximale, l'esclave dont la révolte est partout exaltée, et qui, haut et fort, affirme sa liberté.

Le présent se nourrit donc toujours du passé, et la fascination, avec toute son ambivalence d'amour et de haine, d'envie et de mépris, renvoie à la chaîne des fascinations passées. D'où l'intérêt primordial de l'exploration de la mémoire collective dans laquelle nous entraîne Maxime Rodinson. Chacun y trouve son compte : le sociologue qui y découvre un modèle d'analyse des idéologies, avec tout ce qui s'y joue de rapports au pouvoir, mais aussi quiconque veut échapper aux tabous du tribalisme, et reconquérir, autant que faire se peut, sa liberté de pensée et son esprit critique.

Sonia DAYAN-HERZBRUN.